

pandues sur son passage! D'ailleurs, le Fr. Honorius était de poigne à me faire passer mon envie.

Je fis donc taire en moi la voix du sybarite précoce et me contentai d'imiter Jules, qui, en manière d'adieu, palpait une poignée de coquelicots effeuillés avec de ces précautions comme en mettait ma sœur Pauline à chiffonner de la soie.

Vers 8 heures, j'étais assis à la porte de la maison, sur le banc de pierre, suivant des yeux autour du clocher un quadrille de martinets.

— François!

Mlle Suzanne, que je n'avais pas entendue venir, m'appelait de sa voix aussi douce que sa marche était légère. M'ayant fait signe de la suivre, elle entra chez nous. On était en train de vêtir Jean, qui, vu son jeune âge, se couchait tôt, comme les poules. Elle commença par le prendre à pleins bras pour l'embrasser à pleines lèvres. Lui, sous l'avalanche, rentrait le cou dans les épaules, comme un moineau. Après quoi elle annonça :

— Je suis venue dire à François que je l'attends demain matin, dès qu'il sera prêt. Il m'aidera à cueillir quelques fleurs qu'il emportera.

Puis elle embrassa encore dix fois son filleul et sortit, pressée d'aller terminer une guirlande de bouillons de mousseline.

Sur le coup de 9 heures tandis que Jules Moindron aidait son père à mettre les volets de sa boutique, je ne pus me retenir de l'informer. Le lendemain, nous nous présentions ensemble à la grille de M. Morinière, où trois clématites passaient.

Le soleil! avivait l'aube. Sur la place, déjà lumineuse, la plate-forme échafaudée pour le reposoir supportait les premières colonnettes, roses et blanches, surmontées d'oriflammes étoilées. La fête naissait.